

Préface à Charles PÉGUY, *Trois fragments...*

On trouvera ici trois fragments de Péguy qui permettront, espérons-le, de lier bonne connaissance avec l'homme et avec l'auteur (qui du reste ne font qu'un).

Ces fragments, nous les avons choisis tous trois à dessein d'une certaine longueur et ils paraissent sous le titre des *Cahiers de la Quinzaine* d'où ils ont été tirés : *Notre Jeunesse* (10 juillet 1910), *Victor-Marie, comte Hugo* (18 octobre 1910), *Le Mystère des Saints Innocents* (8 mai 1912).

Nous avons voulu éviter de présenter au public un recueil de « Morceaux choisis », qui auraient eu peut-être l'avantage d'offrir plus de vérité, mais qui n'auraient pas permis de se rendre aussi exactement compte de certain procédé de composition, qui est essentiel à Péguy et dont on peut bien dire qu'il est son image même, mais qui ne peut utilement apparaître que dans un texte d'un certain développement.

Ce procédé de composition est éminemment musical. Il consiste en « entrées » successives, en parenthèses incluses les unes dans les autres (chaque livre de Péguy se retrouvant ainsi dans chacune de ses phrases, et chacune de ses phrases n'étant ainsi en quelque mesure qu'un modèle réduit du livre), ou encore, si on veut, en vagues échelonnées, – le tout finissant, comme dans un morceau d'orchestre, par un certain nombre de résolutions.

De sorte que ces volumes ne comportent aucune des divisions ordinaires en parties et chapitres, mais un grand nombre de paragraphes que séparent des « espaces » savamment dosés, et à la faveur desquels l'auteur tour à tour introduit un motif nouveau ou se débarrasse de celui qu'il vient de traiter, quitte à le reprendre

plus loin, l'ensemble s'écoulant d'un seul mouvement et d'une seule masse, comme dans une symphonie.

À l'ordre logique, Péguy substitue constamment un ordre qu'il faut bien nommer, faute d'un autre mot, « poétique », ou encore intuitif, c'est-à-dire l'apparence du désordre, mais dont on devine bien vite qu'il est voulu ; si bien que le lecteur, qui se sent noyé tout d'abord sous l'afflux de données qui lui semblent étrangères les unes aux autres, ou contradictoires, ne tarde pas quand même à se sentir soulevé par quelque force secrète qu'il distingue par-dessous et se laisse porter (ce qui est bien, d'ailleurs, la seule manière de s'y prendre, si on veut sentir et aimer Péguy).

C'est donc à dessein que les éditeurs ont fait choix, comme nous le disions plus haut, de fragments peu nombreux, mais importants. Ils espèrent par là rendre sensible un procédé, qui n'est du reste nullement, comme on a voulu le faire croire, un procédé au mauvais sens du mot, on entend concerté, conçu à froid, quelque truc inventé pour surprendre et « épater » le lecteur, mais bien la démarche qui correspond profondément aux nécessités d'une nature, disons « mystique » (le terme est de Péguy lui-même), c'est-à-dire, entre autres choses, incapable de s'évader de soi, enfermée dans la vérité, esclave de ses propres forces.

Péguy, quel que soit l'objet de son discours, Péguy reste toujours Péguy. Il y a bien, si on veut, un Péguy polémiste : *Notre Jeunesse*, un Péguy chroniqueur : *Victor-Marie*, un Péguy poète : *Mystère des Innocents* et c'est pourquoi nous avons fait choix de ces trois fragments qui représentent chacun une des faces de son talent (Péguy a tenu du reste à marquer la différence, puisque les *Innocents*, qui sont un poème, sont écrits en lignes coupées, qui font à l'œil comme des vers) ; — mais, ces coutures, ce sont des suspens ; or, qui ne voit que ces suspens se retrouvent dans sa prose, qu'ils en sont la substance même, qu'ils représentent, en quelque sorte, les repos physiques qui sont nécessaires au récitant, qu'ils ont une nécessité physiologique, et qu'ainsi Péguy est au premier plan par-

tout, qu'il parle de politique ou de ses souvenirs d'enfance ou de tels « mystères » qui sont du domaine de ses croyances personnelles, peu ou moins perceptibles dans ses autres ouvrages.

Il prend soin, d'ailleurs, d'assurer personnellement de ses intentions et le fragment tiré de *Notre Jeunesse* est caractéristique à cet égard, Péguy faisant le départ, précisément, à propos de l'affaire Dreyfus, entre ce qu'il appelle la politique et la mystique, et où il montre comment la mystique, ou sa mystique, a été ruinée par la politique. Et cette mystique réapparaît quand il traite du peuple juif (cette race qui vit sous la tente).

C'est que toute la grandeur de Péguy réside dans sa pureté. Péguy est pur, c'est-à-dire sans mélange. D'où son œuvre tire, à l'heure actuelle, un si singulier prestige, une si haute signification.

Jamais on ne trouve chez lui la moindre concession aux contingences. On sait combien sa vie a été difficile, et jusqu'au bout. Mais on sait que jamais il n'a rien fait, malgré les innombrables avertissements qu'il a reçus, pour la faciliter, ce qui n'eût supposé sans doute que de médiocres sacrifices. Il est resté lui-même et seulement lui-même, et tout entier lui-même, jusqu'au terme de sa vie, à cause d'une fidélité totale, il ne faut pas dire à un idéal, Péguy n'étant aucunement un idéaliste, mais à une conception du monde qui a été pour lui une manière d'absolu. Il est mort (on sait comment) pauvre, ayant été pauvre toute sa vie, entouré seulement de quelques amis et admirateurs qui ne pouvaient rien pour sa gloire. Ce n'est qu'aujourd'hui, à la faveur de ce qu'on appelle les circonstances, qui sont à vrai dire extraordinairement particulières et d'imposantes dimensions, qu'elle commence à luire, d'un éclat sans cesse grandissant et qui ne doit rien qu'à elle-même.

C. F. RAMUZ

préface à Charles PÉGUY, *Trois Fragments. Notre Jeunesse, Victor-Marie, Comte Hugo, Le Mystère des Saints Innocents*, Lausanne, La Guilde du livre, 1940, n. p.